

Face à des hommes sans pardon

Victor Brunner¹

« Je suis né un jour de 1921. Au cours des années 1935-1939, je vivais, comme les autres garçons de mon âge, sans trop de soucis. Nous poursuivions pour la plupart un apprentissage. Nous ne possédions ni radio, ni journaux français (nos parents ne le parlaient pas). Rares étaient donc les informations qui nous parvenaient. A cette époque, les sociétés confessionnelles et laïques, de droite comme de gauche, permettaient aux jeunes de parents pauvres, moyennant une cotisation symbolique, de pratiquer différents sports, de s'initier à la musique et au chant ou encore de s'adonner à la littérature. Nous pouvions nous divertir en allant au cinéma ou, les samedi et dimanche soirs, nous rendre au bal populaire.

Le 2 septembre 1939, la guerre était déclarée. Tous nos rêves et nos espoirs s'envolaient. Je fus évacué avec mes parents de Schiltigheim où nous vivions vers le Limousin, à Saillat-sur-Vienne (Haute-Vienne), à 30 km

d'Oradour-sur-Glane. Nous étions en pleine période de vendanges et j'y participais. A la mi octobre 1939, alors que j'étais employé à la Sécurité Sociale (alsacienne), l'Autorité Préfectorale installée à Périgueux m'ordonna de me rendre à Hochfelden à fin de m'occuper du bureau responsable des communes non évacuées des cantons de Schiltigheim, Truchtersheim, Brumath et Hochfelden. J'ai ainsi, sans doute, lors de mes déjeuners au restaurant «Au Canon» pu côtoyer celui qui allait devenir un jour président de la République, François Mitterrand. Celui-ci faisait, en effet, partie du régiment stationné à Hochfelden.

Vers la Suisse

Le 6 juin 1940, l'appariteur de Hochfelden avisa la population de la mobilisation de la classe 1921 et invita ceux qui en étaient à se présenter le lendemain matin, dès 8 heures, à la gendarmerie. Nous fûmes 70 jeunes à par-

¹ Témoignage, daté de 1997, transmis par Joseph Lantz. La version publiée ici a été légèrement modifiée par rapport au texte original avec l'accord de M. Brunner.



tir sur des camions réquisitionnés à destination de Dijon. C'est dans les Vosges que nous nous sommes pour la première fois heurtés à la *Wehrmacht* qui y était avant nous. Ce fut la véritable débandade. En fin de compte, nous fûmes sept à pouvoir nous réfugier en Suisse. Notre petit groupe de Hochfelden se composait de Georges Wencker, Georges Hommel, Antoine Kapps, dit Bittelweber, François Lotz, qui devait plus tard devenir un célèbre notaire à Pfaffenhoffen². Il y avait également Denu, le tonnelier, et Gaessler, le peintre. Ces derniers n'eurent malheureusement pas la chance de survivre à l'incorporation de force dont nous fûmes l'objet. Six francs français valaient un franc suisse. Après la débâcle, cent francs français ne nous rapportaient plus que deux francs cinquante suisses, et pour cela fallait-il encore avoir la chance de monnayer avec de bons Suisses!

Congédiés après la fenaison, nous fûmes hébergés dans une école à Romont. Nous pouvions circuler librement et travailler... quand c'était possible ! Notre erreur fut notre retour en Alsace en automne 1940.

L'Ambassade française nous proposait en effet alors de rejoindre nos foyers. Il s'agissait en réalité d'une manière simple de se débarrasser de nous. Pourquoi ne pas nous avoir plutôt dit qu'il nous était possible de passer en France libre; nos parents étaient à l'époque toujours en Haute-Vienne. L'administration allemande, qui manquait alors de personnel qualifié, me transféra immédiatement de Schiltigheim à Wissembourg. C'est ainsi que j'eus en charge l'unique guichet de la Caisse Primaire jusqu'en avril 1942.

Sur le plan politique, personne ne s'occupait de moi. Le Directeur, bien que portant l'insigne du parti nazi, était en réalité un homme bon... J'appris en effet, après la guerre, que la Caisse primaire était à cette époque là un lieu de passage des prisonniers français évadés. Ma conscription ne fut pas célébrée en musique et flonflons, mais tristement,

Enfin, nous fûmes bien accueillis. Nous étions logés et nourris par des paysans du canton de Fribourg. En contrepartie, les hommes suisses étant mobilisés, nous rentrions les foins. La nourriture et la couche étaient bien entendu notre seul salaire.

² François Lotz a relaté son passé d'incorporé de force dans *Saisons d'Alsace* n°39/40, 1971, p. 401-472.



furtivement, encadrée par des militaires l'arme au poing. A cette époque, les Allemands étaient encore les grands vainqueurs; ils nageaient dans l'euphorie!

Musicien dans l'Armée allemande

Incorporé le 2 octobre 1942 au RAD, garnison d'Innsbruck, stationné en Basse Bavière, le long du Danube à Neubourg a/d Donau, je participais à la construction d'un aéroport. Les unités étaient constituées, pour une moitié, d'Alsaciens et, pour l'autre, de Bavarois. Au cours du premier repas, alors que je finissais de peler ma première pomme de terre en robe des champs, je fus désagréablement surpris de constater que le Bavarois assis à côté de moi en avait déjà mangé trois; il est évident que jamais plus après on ne me vit peler une patate. Paradoxe?

Sachant jouer de la trompette et de la mandoline, je fus très rapidement incorporé au *Musikzug*, orchestre symphonique, harmonique et dansant. Nous disposions d'appartements impeccables, équipés du chauffage central, de lavabos et de douches. Etaient également à notre disposition des uniformes

de gala, des survêtements, etc... J'étais mieux logé, nourri et habillé qu'à la maison! Nous répétions tous les jours et prenions part à toutes les fêtes de la région. Je vivais dans un monde musical imaginaire... Il est dit dans un proverbe allemand «Il est si beau d'être musicien». Lorsque j'ai osé dire un jour que je me plaisais dans ce lieu, je fut traité de nazi!

Il m'est arrivé quelquefois, le soir, dans une brasserie de la ville d'Augsbourg, de rencontrer et de discuter avec des français STO. A présent, fini «L'opérette» et plongeons vers «L'opéra»! C'est le 15 janvier 1943 que je fus incorporé à la *Wehrmacht* à Naumburg a/d Saale où, à la cathédrale, trône la célèbre statue du „*Bamberger Reiter*“.

Le 31 janvier 1943, mon contingent était transféré en URSS. C'est à Opotschka (front nord) que nous avons fait nos classes dans ces casernes russes où, tous les matins, rendez-vous à 100 mètres, en plein air, avec les célèbres latrines à 40 trous. La température variait entre -10 et -20 degrés. Après les exercices, nous étions d'une propreté irréprocha-



Un Landser (soldat de la Wehrmacht).
(Dessin N. Mengus)

ble. Notre *Exercierplatz* était en effet régulièrement recouvert de neige fraîche et poudreuse. Elle pouvait parfois atteindre jusqu'à un mètre de profondeur. Je pense encore aujourd'hui à ceux qui sont arrivés après nous, en plein dégel. Mon ami et voisin direct était le peintre strasbourgeois Fred Tintel.

D'abord sélectionné pour le cours préparatoire d'officier, je fus, avec mon ami Ernest Schmidt, renvoyé après quatre semaines... Je n'ai appris qu'un an plus tard que nous étions considérés comme politiquement douteux et donc peu fiables. Ce renvoi était pour nous un grand soulagement. Finie, en effet, l'instruction physiquement inhumaine... qu'en tant que sportif je supportais pour ma part sans trop de peine.

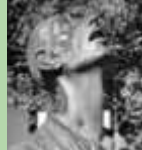
A Opotschka, les aumôniers, l'un catholique et l'autre protestant, avaient organisé un culte œcuménique. L'abbé n'avait toutefois pas jugé utile de procéder à une confession individuelle. Nous étions considérés comme des condamnés et nos pêchés, sans doute, ne l'intéressaient plus! J'ai été profondément

blessé de n'avoir personnellement pu bénéficier d'un contact, réconfort ou soutien moral et je ne suis plus jamais allé à confesse. J'avais décidé de régler cela directement avec le «Bon Dieu»!

En terre partisane

A l'instruction, nous étions une compagnie d'Alsaciens. Au front, cette compagnie avait été divisée en groupes de deux hommes, lesquels étaient ensuite répartis. C'est comme ça que j'ai erré pendant une année, à pied, sur le pourtour du triangle Luga - Leningrad - Ilmensee, régions partisans où les fronts et les frontières sont inexistantes; la Taïga. Dans ces latitudes, l'immensité et les saisons sont infinies: en été, les nuits n'existent pas, alors que les moustiques eux sont bien là; en hiver, ce sont les jours que l'on ne voit pas.

C'est en décembre 1943 que j'ai pu obtenir mon unique permission. J'avais la chance de faire partie d'un régiment classique à la Wehrmacht (*K und K*) *Pommerisches Grenadier, Régiment 322, Standort Stettin*, avec des officiers de réserve qui avaient encore le sens de l'honneur, de la morale et de la justice. Il



était interdit de voler, saccager, violer, etc... Dans cette région, exclusivement partisane, notre *Major*, chef de bataillon, et nos officiers nous inculquaient de «laisser les Russes en paix, afin que ceux-ci nous laissent en paix». Il s'agissait là presque d'un accord tacite. Il ne restait plus, dans les villages, que les vieux et les enfants. Il est permis de penser que les rapports fournis au haut commandement par nos supérieurs étaient falsifiés, de manière à permettre de rester dans cette région le plus longtemps possible... Avec mon ami Ernest Schmidt, nous avons fait partie d'un groupe de 30 soldats, au sein duquel nous occupions la fonction de garde et d'intervention du bataillon. Nous étions vraiment un groupe hétéroclite. Il y avait parmi nous des Poméraniens, des Polonais, deux Bavaois, un Tchèque, un Autrichien, un Luxembourgeois, un Berlinois et deux Alsaciens: Ernest et moi.

Un jour, alors que nous étions en reconnaissance sur un sentier à travers champ, nous avons entendu deux explosions simultanées. J'ai senti quelque chose tomber sur ma nuque. Il s'agissait d'une botte et... de la

jambe qui la chaussait. Je fus envahi d'un sentiment d'horreur. Deux jeunes de notre groupe venaient de marcher sur des mines en bois. Leurs deux jambes avaient été arrachées. Ils nous suppliaient de les abattre... Ils sont décédés dans la soirée. Notre groupe comptait encore quatre blessés.

Pour être admis à la Grande école des officiers, il fallait prouver ses capacités au front. Cette mission devait durer trois mois. Un tel aspirant nous était attribué. Le jour suivant, nous avons croisé sur notre chemin les cadavres de soldats soviétiques. L'un d'eux avait pu survivre, mais il avait été blessé. Nous l'avons trouvé assis par terre. Il fut aussitôt abattu par notre aspirant nazi. Comme un chien!

Le lendemain, alors que nous traversions une forêt, nous avons satisfait le désir de notre aspirant. «Il voulait mourir pour Hitler, il mourut pour Hitler».

„Das Arschloch eins zu hundertausend“

C'est après la défaite de Stalingrad que la retraite devait commencer. Pour moi, ce ne



Le «général Hiver»

Photo extraite du journal *Signal* d'avril 1942.



Char russe T34 (Musée de l'Abri, Hatten).

(Photo N. Mengus)

me suis emparé de la boussole et de la carte d'état-major de la région qu'il possédait. La corvée avait été de lui enlever ses belles bottes en feutre. Il avait les pieds gelés.

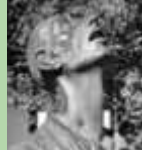
Le 8 mars 1944, nous devions bénéficier d'une période de repos. Nous avons été

fût pas la Berezina, mais la Duna. Mon régiment faisait office d'arrière garde. Nous avons vécu durant six semaines en pleine nature. Nous avons en effet été précédé par les troupes policières SS. Tout avait été «nettoyé» et incendié; il ne restait plus que de la terre brûlée. Nous étions en janvier - février 1944. Le froid était glacial. Lors d'une sortie en reconnaissance, nous avons trouvé un officier soviétique mort. Je

emmenés en train à Tallin (capitale de l'Estonie). La voie de chemin de fer passait par la ville universitaire de Tartu. Notre accueil fut grandiose. En effet, dès le lendemain 9 mars 1944, la ville fut sévèrement bombardée par l'aviation soviétique.

Enfin... On nous a requinqués: nous nous étions déshabillés et étions passés au sauna. Tous nos vêtements furent brûlés. C'était le génocide des puces! Nous avons l'impression d'être redevenus des nouveau-nés.

En 1944, à Pâques, nous étions au front, en position avancée... Notre groupe était composé de 30 hommes. Nous avons dû subir, pendant trois journées entières (du dimanche au mardi), de 8 heures à midi, les bombardements hargneux des orgues de Staline. Nous nous réfugiions, par groupe de deux, dans nos abris. Un jour, le mien fut enseveli alors que mon camarade et moi-même nous y trouvions! J'ai bien cru en cet instant que ma dernière heure était arrivée. Les images de ma vie se succédaient. Nous avons fort heureusement pu nous dégager.



Sont ensuite arrivés les chars T34. J'en ai compté une centaine. Par chance, l'avant de notre position était constitué d'un sol marécageux et les chars ne purent passer. Au cours de ces batailles, nous avions souvent le diaphragme à zéro. Les Allemands disaient „*Das arschloch eins zu hunderttausend*“. J'ai constaté que les Bavarois sortaient souvent leur Rosaire. Je n'ai jamais pu prier. Je considérais cela comme une lâcheté.

Durant ces trois jours, nous avons perdu huit hommes. Parmi eux se trouvait mon ami Charles Stuzmann, d'Eckbolsheim. Nous comptons également 12 blessés qui furent évacués.

Au cours des six semaines qui ont suivi, nous avons continué à bénéficier, la nuit, du ravitaillement pour 30 gars... Nous avons de surcroît découvert un silo de pommes de terre. Durant les nuits, par haut-parleurs et sur des chansons de Tino Rossi, les Soviétiques nous incitaient à désertier. A la levée du jour, nous pouvions sentir l'odeur fétide des macchabées qui gisaient entre les lignes. C'était épouvantable!

Adieu à toute cette région. Opotschka, Idriza, Pskov, Luga, Plussa, Serébianca, Nimolva, Tchérewitschi, Vanderflit, Gacina, Dno, Porchov.

Le front que nous surveillions n'a jamais dépassé la route (*Rollbahn*) de Leningrad à Moscou. Les Soviétiques avaient pensé nous laisser nous promener dans la Taïga... A Polotsch, à la Pentecôte 1944, notre régiment fut renfloué pour la troisième fois. Une quinzaine d'Alsaciens se trouvait parmi les nouveaux arrivants. Ils étaient de la région de Colmar - classes 1911-1915. Le jour de leur arrivée, j'avais la fonction de sergent de semaine. Après l'appel, lorsque je leur ai dit que j'étais Alsacien, ils m'ont considéré comme un «salaud» de nazi! Les Haut-Rhinois sont de fortes têtes. Mais après les batailles de Polotsch et Disna, où est mort un certain Ellenbach, ils ont compris qu'il fallait «hurler avec les loups». Ils ont commencé à m'apprécier pour mes conseils et le ravitaillement. En plus, je leur procurais des cigarettes. Après la bataille de Disna, nous avons poursuivi la retraite le long de la Duna jusqu'en Lettonie.



A partir de juin 1943 et jusqu'à la fin de ma captivité, je ne fus jamais seul : les poux, les puces et les punaises étaient quotidiennement mes compagnons.

J'aurais préféré combattre en Italie, et « m'évader » au son du « Capriccio italien » de Tchaïkovski, mais j'ai dû longtemps me balader sur les montagnes russes sur un fond sonore de Moussorgski. Quand je pense au récit du *Soldat oublié* (Guy Sajer) qui croit avoir vécu toutes les infortunes du monde ! Il ne sait certainement pas qu'il a échappé au pire... « le goulag soviétique ». En plus, pour moi, la journée d'Yvan Denissovitch (goulag 1^{ère} classe) de Soljenitsyne est encore une bonne journée.

« Ces hommes étaient sans pardon »

Enfin, après 20 mois de campagne et deux blessures sans gravité, il m'était devenu égal de mourir d'un côté ou de l'autre ! Mon ami de Turckheim, Joseph Hirsinger, n'avait qu'une idée : s'évader. Il me racontait que son père avait, lui, pu vivre une captivité sans problème en Ukraine en 1918. Sur ses conseils, et après avoir préparé un ravitaille-

ment pour plusieurs jours, nous nous sommes cachés dans une cave pour laisser passer les avances soviétiques. Ces hommes étaient sans pardon. Nous avons été assez bien accueillis par un groupe de maintenance. L'un des officiers parlait français. Nous les avons aidés pendant deux semaines à nettoyer le canon à goulasch et à chercher du bois pour la cuisson. Par la suite, le soldat chargé de nous ramener au camp de rassemblement s'arrêta pour demander à un paysan s'il n'avait rien à manger. Ce dernier nous invita à entrer. Au milieu de la table se trouvait un plat en terre cuite rempli de boulettes de viande. Il était en réalité difficile, à première vue, de savoir ce que contenait le plat tant les mouches qui le recouvraient étaient nombreuses. Nous avons quand même mangé ! Ne dit-on pas que la moisissure n'est pas mortelle ? Au contraire : pensez à la pénicilline !

C'est à partir de fin septembre 1944 qu'ont commencé pour moi les pires humiliations. Il était évident que l'accueil des Soviétiques n'était pas chaleureux. Leur pays était dévasté et une haine féroce y régnait. Cette haine



était alimentée par les politiques. Chaque officier supérieur était en effet encadré et contrôlé, de jour comme de nuit, par un homme du parti. C'est à ce dernier qu'incombait le choix des décisions. Le passage par l'archipel du goulag III^e classe a commencé pour moi. Avant mon passage de l'autre côté, je m'étais fort logiquement débarrassé de mes armes, jumelles, boussole et de ma carte. A la première fouille, je fus déposé de mes bottes, de la montre bracelet qui m'avait été offerte à ma première communion, de mon appareil photo, de mon ceinturon („*Gott mit uns*"), ainsi que de mon portefeuille. C'est avec un plaisir sadique que les photos de mes parents, camarades et petites amies furent déchirées devant moi. On m'échangea ma gamelle et mes couverts contre une boîte de conserve «Oscar Meyer Chicago» et une cuillère en bois. Ceux qui ne pouvaient pas marcher étaient froidement abattus et abandonnés sur le bord de la route.

Marcher durant 50 kilomètres ou passer une nuit à la belle étoile ne me gênait plus. C'était devenu une habitude. Je peux facilement comprendre aujourd'hui, puisque je

l'éprouvais à cette époque, les sensations d'un SDF. Par contre, vivre l'enfermement avec une centaine d'autres personnes, la nuit dans l'abri d'une chèvre, fut une véritable horreur. Nous étions obligés de rester debout, serrés comme dans une boîte de sardines. Rien n'était prévu pour nos besoins élémentaires et nous étions ainsi contraints de faire dans nos pantalons... Quelle misère!

Nous avons parcouru 100 kilomètres pour arriver à Panevezys (Lituanie) où, durant deux semaines, nous avons travaillé à la batteuse pour rentrer les moissons. Nous avons ensuite à nouveau marché sur une distance d'encore 100 kilomètres, destination la citadelle de Daugavpils



Boîte de conserve «Oscar Meyer» ramenée de Tambow (coll. J. B.)
(Photo N. Mengus)



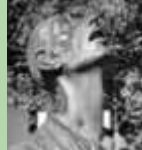
(Dunabourg en Lettonie), style Vauban. Nous étions affaiblis par manque de nourriture. Il nous était interdit d'uriner dans l'enceinte de la citadelle, et il nous était de plus en plus difficile de nous retenir. Il ne nous restait pour seule solution, afin d'éviter de nous faire matraquer au moyen de tuyaux en caoutchouc dont étaient munis les gardiens, que de pisser comme des nourrissons.

De plus, quitter ce lieu pour aller travailler chaque jour relevait d'une véritable «loterie». A ce moment là, la devise était «chacun pour soi». Je faisais toutefois partie d'un petit groupe solidaire.

Il y avait Joseph Hirsinger, de Turckheim, Albert Oehler, de Dettwiller, René Prévot, de Grendelbruch, René Michel, de Hoenheim, André Bittel, de Schiltigheim, et moi.

Un jour, un prisonnier allemand qui tentait de s'évader fut blessé. Il fut traîné au milieu de la cour où il fut abandonné, agonisant, durant trois jours. Il devait servir d'exemple.

Je fus, pendant deux semaines, responsable de la propreté de la cour devant les bureaux des politruc et des officiers de la place. En face se trouvait la cuisine des nantis, précieusement gardée par un énorme chien-loup. Etant, depuis ma tendre enfance, un ami des chiens, j'ai très vite réussi à l'amadouer. Je pouvais ainsi également partager sa pitance. En effet, à compter du jour où le cuisinier, un Mongol de deux mètres de haut, a vu que son chien acceptait mes caresses, il me donna à manger. Les corvées étaient multiples et offraient toutes des occasions... Celle qui était appréciée de tous était le blanchissage du linge de l'hôpital. Nous profitions alors de l'eau chaude qui coulait à profusion pour faire notre toilette. Celle de la cueillette des petits pois ne dura qu'une journée. Nous avions, en effet, largement profité de l'occasion qui nous était ainsi donnée de nous goinfrer et notre écart ne fut pas du tout apprécié. Il y avait également le déchargement des pommes de terre des barges sur la Duna où, sur un petit feu, nous faisons cuire quelques rations. Les fleuves, mieux que les routes, rendaient compte de l'âme russe. Nous avons également rejoint une compa-



gnie militaire de jeunes filles russes qui étaient affectées au déchargement des wagons contenant des pommes de terre et des oignons. Jamais je n'ai vu d'oignons de pareille taille. Leur diamètre était d'au moins 20 centimètres pour une hauteur de 10. Il était impossible d'en voler, nos poches étant trop petites. Les filles nous demandaient des peignes, du savon, du tabac... Une autre de nos tâches consista à couper, en une journée, un tronc d'arbre d'un mètre de diamètre, par groupe de deux, munis d'une scie à deux poignées, non aiguisée, et dont la largeur était d'un mètre vingt!

Enfin, les mortifications et les épouillages inefficaces, les interminables appels et fouilles, deux, voire trois fois par jour. La tête, les aisselles et le bas-ventre rasés par des bonnes femmes et, par la suite, le froid. Nous sommes restés 30 jours dans les wagons à bestiaux, sans paille, direction la Sibérie, via Moscou. Nous étions comme des harengs en boîte. Une sortie par jour était autorisée et un pitoyable ravitaillement mis à notre disposition. La nuit, nous étions couchés en chien de fusil et, lorsque l'un se retournait,

tous les autres étaient obligés de suivre le mouvement. Nous ne roulions pas en Stolypine. Nos nuits de solitude étaient bercées par le ta-tac, ta-tac des roues sur les éclisses des rails. Nous sommes arrivés sur les hauts plateaux du nord du Kazakhstan aux alentours du 15 novembre 1944. La grande ville la plus proche était Orsk. Elle était située à environ 150 ou 200 kilomètres de là. Nous étions logés dans un grand camp, soit disant en quarantaine!

Je me souviens qu'il faisait tellement froid que même les appels du matin et du soir étaient rapides. Au début du mois de décembre 1944, tous les prisonniers qui n'étaient pas de nationalité allemande furent logés dans une baraque à part. Il y avait des Français, des Belges, des Luxembourgeois, des Hollandais et d'autres occidentaux encore. Nous étions, selon moi, environ 70. Les Polonais, Tchèques, Slovaques, Baltes, Hongrois, Roumains, Bulgares et autres n'étaient pas du rassemblement... Le responsable de l'intérieur du camp était, comme dans tous les camps, un prisonnier, un adjudant de la *Wehrmacht* rescapé de l'armée de



Mémorial de Tambow à Sélestat.

(Photo C. Hartmann)

Stalingrad, un Silésien qui parlait allemand, tchèque, polonais et russe. Un type formidable avec qui j'ai très rapidement eu un très bon contact, sans doute facilité par notre goût commun pour la musique.

Au matin du 24 novembre 1944, il nous a informés que Strasbourg était tombée la veille. C'est à cette occasion que nous avons remis à neuf le plancher de notre baraque en le grattant avec des morceaux de verre. Les murs avaient été blanchis à la chaux et, à l'aide de poudre de brique rouge, j'y ai dessiné la cathédrale de Strasbourg et un Mosellan la porte de Metz.

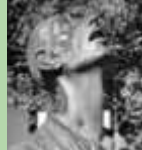
Nous avons pu quitter notre camp le 15 décembre 1944. Ce départ, nous le devons à notre chef de camp. Notre voyage s'effectua une nouvelle fois en train, à bord d'un wagon non chauffé.

C'est drôle et pourtant logique. Les trains qui roulaient vers l'Est étaient

minutieusement surveillés. Les trains qui se dirigeaient vers l'Ouest ne l'étaient jamais... Il nous était possible d'ouvrir le wagon et d'en sortir à chaque arrêt. Le ravitaillement était minable. Un grand poisson (de 80 à 100 centimètres) nous était fréquemment servi. Celui-ci devait être partagé entre 10 personnes et constituait le repas de la journée. Ceux qui mouraient en chemin étaient jetés hors du train en marche. Aucune identification, aucune fleur ni couronne. Le long du Transsibérien, les animaux sauvages n'étaient pas à court de nourriture fraîche...

Pour la nuit de Noël et celle du Nouvel An 1944-1945, nous n'avions pour seule musique que le ta-tac - ta-tac sonore des rails. C'était le troisième hiver que je passais en Russie où, de la fin octobre à la fin avril, il fait toujours froid, où la neige tombe et tombe encore... La fièvre du Nord me poursuivra toute ma vie. Encore aujourd'hui lorsqu'il neige, je peux rester assis à la fenêtre pendant de longues heures.

Nous vivions, à ce moment là, avec l'espoir d'être rapatriés dans un camp français.



Tambov...

Nous sommes arrivés le 3 janvier 1945. La température se situait entre 10 et 20 degrés en dessous de zéro. La neige atteignait quelques 30 à 40 centimètres de hauteur. Quelle tragédie! Nous étions tombés de Charybde en Sylla. Il fallait, comme dans tout nouveau camp, passer à l'appel, à la fouille et à la soi-disant désinfection. Nous étions une fois de plus dénudés dans une baraque ni chaude, ni froide, pour avoir une louche d'eau chaude. Nous devions nous laver sans savon. Nos frusques étaient passées à la vapeur. Au moment de les récupérer, ma veste et mes godasses avaient disparu. Lorsque j'arrivais, pieds nus, à la baraque de la « quarantaine », il n'y avait plus de soupe. Naturellement, les premiers arrivés avaient tout mangé. Deux d'entre eux sont d'ailleurs morts d'avoir trop goulûment absorbé ladite soupe.

Une seule question me venait à l'esprit: comment faire pour récupérer une paire de souliers? La nuit, je longuais les bas-flancs et touchais les pieds de chaque bonhomme pour trouver celui qui serait mort et le débar-

rasser immédiatement de ses hardes.

Notre corvée journalière fut le ramassage du bois. Nous trouvions des branches mortes dans la forêt avoisinante pour ravitailler la cuisine et la boulangerie. Le comble, lorsque l'on ramasse du bois toute la journée, c'est de ne pas en avoir un peu pour chauffer notre baraquement, qui de ce fait ne l'était jamais. Je me rappelle que mon ami André Bittel criait toujours: «Laissez la porte fermée! Personne n'est jamais mort de puanteur, mais de froid si!». En plus, le soir, les Hollandais chantaient et ils chantaient très bien.

Notre ravitaillement, constitué de 400 à 500 grammes de pain et de soupe „Lorelei“, nous était servi dans la baraque. Vers la fin du mois de janvier, je fus pris d'une forte fièvre. C'était le «typhus». C'est à ce moment là que j'ai vu pour la deuxième fois le film de ma vie. Je suis resté inconscient durant 9 ou 10 jours. Je me trouvais, avec mon ami Albert Oehler, dans une baraque où il y avait des literies individuelles avec des paillassons. Le plafond était d'une blancheur immaculée; en réalité il était givré! Le service journalier était effectué par des prisonniers roumains.



Evocation du camp 188. (Musée de l'Abri de Hatten, photo N. Mengus)

Ils nous servaient ce qui était appelé du café, mais qui ne l'était pas, ainsi qu'un morceau de pain d'environ 500 grammes. A midi, nous était également servie une bassine de riz. La plupart des malades étant sans connaissance, mon ami et moi en profitions largement, car, une heure après, les serveurs raflaient tout ce qui n'avait pas été mangé. Un médecin allemand prisonnier était chargé de s'occuper de nous, mais il ne disposait d'aucun moyen pour ce faire.

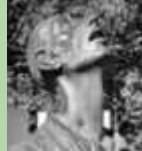
C'est en ce lieu que j'ai promis au « Bon Dieu » d'aller à la messe tous les dimanches s'il devait à nouveau m'être permis de rentrer à la maison. J'ai tenu ma promesse et ne le regrette pas.

En avril, j'ai à nouveau pu me tenir debout et marcher seul. J'eus toutefois encore la chance de souffrir de diarrhée, de la gale et d'œdèmes. Par la suite et bien que je ne fus pas encore bien rétabli, on m'envoya à nouveau travailler à l'extérieur du camp. Il est

difficile de croire à tous les emmerdements auxquels on est confronté en travaillant hors du camp. Nous faisons en effet l'objet d'un comptage à la sortie, ainsi qu'à l'entrée du camp. A notre retour, nous avons également le bonheur de subir une fouille...

Non loin de notre camp, une partie de la forêt ne laissait apparaître que des troncs d'arbres d'environ un mètre de hauteur. Ils avaient sans doute été sciés lors de la construction du camp. Heureusement d'ailleurs qu'ils ne l'avaient pas été à ras, car il nous était possible de retirer la souche de la partie restante, ce qui nous était très utile.

Un jour, un Mosellan et moi avons été chargés de travailler non loin du camp, chez une femme qui disposait d'une installation primitive, mais adéquate pour la fabrication des bardeaux en bois destinés aux toitures. Cette dame, dont je ne pouvais situer l'âge, nous versait à chacune de nos visites un verre de lait de sa chèvre. Ceux qui n'ont jamais connu la disette ne peuvent s'imaginer la saveur divine que prenait le breuvage qui nous était ainsi offert. Le soldat soviétique qui nous gardait



lui a fait remarquer de manière grossière qu'il était interdit de donner quoi que ce soit aux prisonniers. J'ai compris qu'elle l'avait immédiatement traité de « fils de p... », du juron national russe « NTM », et de « con de chien » ! Il n'a plus bronché. Je pense que cette femme devait avoir des fils à la guerre, dont elle n'avait pas de nouvelles...

Cruauté entre prisonniers

La cruauté entre prisonniers était inimaginable. J'ai vu un soldat soviétique jeter un mégot par terre, un prisonnier se baisser pour le ramasser et un autre lui marcher sur la main pour le lui prendre. J'ai participé par deux fois au commando des morts pour avoir une soupe supplémentaire. Les cadavres étaient entassés, tout nus, dans une baraque isolée. Je me souviens d'un prisonnier roumain qui troquait des tranches de foie d'origine douteuse !

Un bon grand-père russe venait avec sa carriole à ridelles et son petit cheval. Par mesure d'hygiène, il distribuait des moufles pour charger les macchabées, dont certains n'étaient plus qu'os et peau, tandis que d'au-

tres étaient gonflés comme des baudruches. Nous marchions devant la charrette pour éviter la puanteur (cela me rappelle Dostoïevski - *Les frères Karamazov*). Le parcours dans la forêt de Rada s'étalait sur une longueur de 1 à 2 kilomètres et nous menait sur les emplacements où étaient creusées des excavations de 5 à 6 mètres et d'1,50 mètres de profondeur. La nappe phréatique avait envahi sur 40 à 50 centimètres les cavités où nous jetions nos camarades en nombre indéterminé (la *Danse Macabre* de Saint Saëns aurait été de circonstance). Sur la fosse recouverte de terre était placée une planchette sur laquelle était gravé, au moyen d'un clou, le chiffre « 40 » (pas de papier, ni de Karandache). Le nombre 40 est resté pour moi une énigme. Dans tous les comptages, les Russes s'arrêtaient toujours à „*zorok*“ en grattant un trait sur leurs planchettes et recommençaient à zéro (*ras, dwa, dri, etc...*).

A la mi avril, j'ai fait la connaissance de René Siegl, que l'on appelait le « Partisan ». Ce dernier, athlète et gymnaste, était au camp « *Personna Grata* ». Était-ce un hasard ? Il était un ami de mon père qui était également

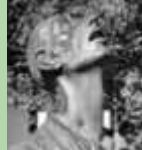


champion de gymnastique et moniteur de la « Concordia » d'Eckbolsheim. Lors de notre première rencontre, il m'a donné la moitié d'un pain. Il avait été décoré en qualité de partisan et avait au camp un réduit personnel. Il ne dépendait que de l'autorité soviétique. Pour la manifestation du 1^{er} mai 1945, il a rassemblé des gymnastes sur le terrain de foot à fin d'exercer des mouvements d'ensemble. Je me rappelle de Charles Kleinmann, de Brumath, de Joseph Schuller et de Marcel Herr, de Strasbourg. J'ai d'ailleurs pu rencontrer à nouveau ce dernier lors du pèlerinage de 1995.

Au Karzer

Par la suite, grâce à René Siegl, je fus admis dans un prétendu commando de garde et logé dans la *Pilorama* qui était un secteur particulier à côté du camp. Pour la première fois depuis ma captivité, j'avais un lit pour moi seul. Je dormais sur le paillason; le drap m'avait été volé le premier jour! On me remit également un pantalon, une chemise russe (sans col), une veste brune, des souliers et une casquette. Je disposais par ailleurs d'un laissez-passer qui me permettait de me dépla-

cer librement. Je pouvais donc entrer et sortir du camp quand je le voulais! Le commando se composait de 15 ou 20 prisonniers alsaciens, mosellans et roumains. Je me souviens d'un certain Roser, de la Krutenau, et de Zindi, de Mulhouse. Le poste de garde m'accordait le droit de posséder le soir une carabine 7/65 et 5 cartouches. Il me fallait me rendre à la gare de Rada pour garder toute la nuit - durant 12 heures - les wagons et éviter ainsi que les autochtones ne volent quoi que ce soit. Entre le camp et la gare, en pleine forêt, se trouvait un camp militaire. Pour raccourcir mon trajet, je traversais quelquefois ce camp. Les patrouilles me laissaient toujours passer. Un jour, toutefois, je fus coincé et reçu trois jours de cachot. Avant l'incarcération au *Karzer* - la prison du camp -, il fallait, comme partout « la loi est la loi », donner les lacets de ses souliers et son ceinturon. Je n'avais pour ma part que des ficelles. Le *Karzer* était une petite baraque, enterrée comme toutes les autres à côté de la baraque des morts. Elle était composée d'un réduit avec une table et deux bancs. Sur le côté, il y avait cinq ou six cellules de 50 centimètres carrés où, enfermé, il fallait rester debout



jour et nuit. Heureusement, le petit Père russe nous laissait sortir entre les patrouilles.

Un matin, en rentrant de la gare, je vis sur une baraque du camp une inscription. Je devinais qu'il s'agissait d'une pharmacie. J'y entrais et qui m'accueillit: la «Mamma». C'était la doctoresse qui nous auscultait au camp. Elle me demanda „*Sto a koi?*“ («Qu'est-ce que tu veux?»). Je baissais mon pantalon et lui montrais la gale qui avait envahi mes cuisses et mon bas-ventre. Elle me dit „*D'jas moment*“. Elle prit un morceau de journal et une spatule en bois et tira une pommade de soufre brut d'un tonneau. Le produit s'avéra être très efficace et je pus en faire profiter mes amis. Les deux pages du journal qu'elle m'avait données étaient pour moi presque aussi précieuses que la pommade, car je pouvais les troquer en guise de papier à cigarette.

La lumière du camp provenait d'une vieille petite locomotive sur pied, reliée à un alternateur. Il fallait, tous les soirs, être plusieurs pour la mettre en marche. Les fils électriques étaient des fils de fer barbelés. Sur les mira-

dors, les gardiens étaient obligés de frapper à intervalle régulier un morceau de fer pour signaler qu'ils n'étaient pas endormis! Il était impossible de circuler sans subir un contrôle à chaque kilomètre. Par bêtise de jeunesse, je présentais toujours mon laissez-passer à l'envers. „*Caracho Camarade*“ disaient les illettrés. Mais par malchance, je tombais un jour sur un érudit qui me mit son poing sur la figure et me frappa de coups de pieds au cul. «Salaud! Tu crois que je ne sais pas lire?».

Il est triste de ridiculiser ceux qui n'ont pas eu la chance d'aller à l'école. C'était idiot, mais aussi plus fort que moi, puisque, lors du contrôle suivant, je présentais une nouvelle fois ma carte à l'envers...

Des poissons séchés

Toute la nuit, il y avait un garde à la boulangerie, la „*Pécarni*“. Au petit matin, à la sortie d'une fournée, par le vasistas du toit, volaient dans l'herbe des pains tout chauds, que les boulangers récupéraient par la suite. J'ai pu en profiter et en faire profiter mes amis. A côté de la *Pécarni*, il y avait une petite isba où logeait un *politruc*. En m'adossant à la paroi,



Coll. L'Ami hebdo

j'ai pu entendre l'opéra de Carmen en russe qui passait sur son poste radio!

A la sortie du camp militaire, se trouvait le magasin de ravitaillement. Je vis un tonneau de poissons séchés. J'en pris un que je glissais dans ma poche sans me rendre compte qu'ils étaient attachés par dizaine par les ouïes! Lorsque le garde aperçu les neuf autres qui pendaient de ma poche, j'étais déjà trop loin... Sur le chemin, j'ai cueilli des orties pour améliorer la pitance.

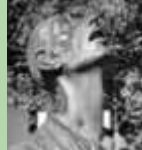
A 200 mètres de la gare de Rada, au passage à niveau, la maison du gardien, entourée d'arbustes, était la «datcha du troc». Là, tout s'échangeait, surtout le *Mahorka* (tige de tabac séchée et moulinée) mesuré par verre de 10 centilitres. Dans le bureau situé à l'entrée du camp était affichée la liste détaillée de la ration journalière de nourriture à laquelle chaque prisonnier avait droit (triste répartition. Staline croyait bien faire, mais n'a pas bien surveillé).

Lors du premier reportage sur les anciens qui étaient à Tambov, une femme russe de mon âge, a fait la réflexion que les prisonniers

étaient mieux nourris qu'eux-mêmes! J'ai ainsi compris que le ravitaillement des civils était aussi perturbé que le nôtre.

Les «Rouges» ont bien continué, même détérioré, la déportation de la méthode «tsariste» («résurrection»). L'officier responsable du camp, flanqué de son inévitable *politruc*, cherchait à nous inculquer, en petit nègre français, les bienfaits du communisme. Nous étions en primaire bien éduqués du tableau additionnel d'Adam Riese pour notre système de calcul. Nous considérons que le boulier était un système primitif. J'ai changé d'avis lorsque j'ai pu observer les spécialistes. Dans le film transmis à la télévision, *Retour à Tambov*, on nous y montre un cimetière avec des tombes individuelles! Pour cela, il faudrait, à Tambov, une surface équivalente à dix fois la nécropole de Sigolsheim.

A part pour le comptage, les soldats qui gardaient le camp restaient à l'extérieur, sauf en cas de grabuge. L'intérieur était toujours occupé par les captifs. C'est ainsi qu'est née parmi nous une certaine mafia. C'était la loi du plus fort.



En 1941, alors que j'étais à Wissembourg et que la pénurie n'existait pas encore, il m'est arrivé un jour de pleine lune de jeter, pour m'en débarrasser, un pain rassis de 3 livres dans la Lauter. A Tambov, nombreuses ont été les nuits au cours desquelles je me suis réveillé l'estomac torturé. Je me voyais encore écouter passivement, ce soir de pleine lune, le «plouf!» du pain qui tombait dans l'eau. Quel cauchemar! J'étais ainsi puni de mon geste. Enfin, passons. J'ai eu la chance de faire partie du premier contingent de rapatriés. Le voyage du retour a duré un mois. Plusieurs sont décédés durant le trajet. Partout un paysage apocalyptique: Charkow, Kiev, L'Vov (Lemberg), Varsovie, Berlin, Magdebourg. Là, nous fûmes échangés: 100 contre 100. En Pologne, le train s'est arrêté en pleine campagne, près d'un champ de pomme de terre; une armée de sangliers n'aurait pas fait plus de dégâts.

Echange

L'URSS ne lâchait pas ses prisonniers sans contrepartie. Elle récupérait ses compatriotes prisonniers pour les envoyer directement au goulag de Sibérie... Méthode Staline.

Les Anglais nous ont bien accueillis: nous avons été efficacement désinfectés (DDT), nourris, gratifiés, puis transférés en Hollande et, en passant par Bruxelles, dirigés vers le Centre de rapatriement de Valenciennes où l'on devait, par la suite, être transportés jusqu'à Châlon-sur-Saône où les habitants nous ont traités de «boches» et bombardés de galets. Il nous fallait encore passer par l'interrogatoire du 5^e Bureau pour pouvoir enfin rentrer, le 31 août 1945. Je me suis par la suite obstiné à toujours vouloir contourner Châlon. Mon épouse, encore aujourd'hui, me ridiculise à ce sujet. Naturellement, je n'étais pas de sortie à Valenciennes, ni à Châlon-sur-Saône. Mon uniforme ne l'autorisait pas. Heureusement nous étions en été. J'étais vêtu d'une chemise russe (sans col), d'un pantalon de provenance incertaine, tenu par une ficelle, et d'une paire de savates. L'Armée française a tout de même réussi à me fournir une paire de vieilles godasses, un pantalon et un pull militaire kaki pour pouvoir rentrer...

Aujourd'hui, je me demande encore qui était mon ennemi et qui il fallait tuer? Les



Bavarois au camp de jeunesse? Et de mon groupe à la *Wehrmacht*? L'Autrichien, les deux Bavarois, les sept Poméraniens? Le Berlinois qui avait une aussi grande gueule qu'un Parisien? Le Luxembourgeois, le Tchèque, les trois Polonais - Polomski, Lubanski, Kaposchincki - des types formidables incorporés de force comme moi. En fin de compte, pourquoi tuer les soldats soviétiques? Je me demande souvent comment j'ai pu vivre pendant quasiment deux années, une période où selon nos conceptions toute logique échappe, sans me déshabiller, sans brosses à dent, sans savon, sans finette, sans bas, souvent sans souliers, sans mouchoir (encore aujourd'hui, je peux me moucher au jardin sans mouchoir) et, comme tout accessoire, une cuillère en bois et une boîte de conserve.

Depuis, je suis un mort en sursis. Je m'efforce de croire que tout cela n'était qu'un rêve ou une fiction. Heureusement, je n'ai jamais désespéré. J'ai rencontré partout des gens bons, tout comme des mauvais. Mais leur méchanceté provenait le plus souvent de leur ignorance.

Je suis heureux d'avoir échappé au « Bal des Maudits ».

Je me rappelle encore de l'adjudant de la grande Armée rouge qui, après avoir dormi sans se déshabiller, nous faisait un cours d'hygiène avec un verre d'eau dont il utilisait un tiers (l'expression « tiers » me fait toujours rire en pensant à Pagnol) pour gargariser et rincer sa bouche avant de l'avaler. Avec le reste, il se remplissait la bouche, crachait dans les mains et se frottait énergiquement le visage, se mouchait avec les pouces côté droit, côté gauche, et crachait sur le plancher en criant : „*Franzuski nix kultura!*“».